

# Le niveau optimal d'entrée au programme d'immersion

## Compte rendu

Daniel LeScieller

Special Issue, 2007

Les apports de la sociolinguistique et de la linguistique à l'enseignement des langues en contexte plurilingue et pluridialectal  
Sociolinguistics, Linguistics and the Teaching of Languages in Multilingual and Multidialectal Contexts

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/017707ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/017707ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue de l'Université de Moncton

ISSN

0316-6368 (print)

1712-2139 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

LeScieller, D. (2007). Le niveau optimal d'entrée au programme d'immersion : compte rendu. *Revue de l'Université de Moncton*, 57–68.  
<https://doi.org/10.7202/017707ar>

Article abstract

This paper is a summary of the presentations made by the three panellists who discussed the optimal entry level into French immersion programs for Canadian children. Joan Netten presented the different points of entry into immersion programs (early, middle and late immersion) and discussed the advantages and disadvantages of each program. In her opinion, there is no clear-cut answer to the question of which is the best program. David MacFarlane outlined the French L2 programs offered in New Brunswick public schools. Laurie Carlson Berg broached the topic from a parental perspective. She dealt with the benefits of immersion programs and raised questions about the equitable offering of immersion programs across Canada.

## LE NIVEAU OPTIMAL D'ENTRÉE AU PROGRAMME D'IMMERSION

### COMPTE RENDU

Daniel LeScieller, traducteur interprète  
Université de Moncton

#### **Résumé**

Ce compte rendu rapporte le contenu des présentations livrées par les trois panélistes invités à discuter de la question du niveau optimal d'entrée en immersion française pour les enfants canadiens et des discussions qui ont suivi. Joan Netten présente les avantages et inconvénients d'entreprendre un apprentissage scolaire immersif au niveau précoce, intermédiaire et tardif et souligne la difficulté de faire un choix absolu. David MacFarlane brosse un tableau des programmes de français L2 dispensés dans les écoles publiques du Nouveau-Brunswick. Laurie Carlson Berg aborde la question du point de vue des parents et soulève des questions touchant les bénéfices obtenus de l'immersion et l'équité relativement à ces programmes.

#### **Abstract**

This paper is a summary of the presentations made by the three panellists who discussed the optimal entry level into French immersion programs for Canadian children. Joan Netten presented the different points of entry into immersion programs (early, middle and late immersion) and discussed the advantages and disadvantages of each program. In her opinion, there is no clear-cut answer to the question of which is the best program. David MacFarlane outlined the French L2 programs offered in New Brunswick public schools. Laurie Carlson Berg broached the topic from a parental perspective. She dealt with the benefits of immersion programs and raised questions about the equitable offering of immersion programs across Canada.

### **Madame Joan Netten**

Il est difficile de savoir quel est le niveau idéal d'entrée au programme d'immersion, car il faut tenir compte de tous les apprenants et de tous les résultats recherchés.

Quatre principes sont importants :

- i. La langue maternelle (L1) étant toujours présente, on ne commence jamais l'apprentissage d'une seconde langue (L2) à zéro.
- ii. Chez un enfant de cinq ans, la L1 est déjà bien implantée si bien qu'il peut commencer à apprendre une L2.
- iii. L'acquisition de la langue se fait généralement en parallèle au développement de la fonction cognitive ce qui permettra, en fait, le transfert des capacités de lecture et d'écriture entre les deux langues.
- iv. La croyance générale selon laquelle plus l'apprentissage d'une L2 est précoce, plus il se fait bien, n'est qu'à moitié fondée. Certes, si c'est le cas pour l'aisance phonétique, il n'en va pas de même pour la morphologie et la syntaxe.

### **Immersion précoce**

On peut y atteindre une prononciation quasi-naturelle; c'est un avantage. De plus, l'acquisition des capacités de lecture et d'écriture (la littératie) représente une bonne part du programme d'études du primaire. De fait, le programme d'immersion a été élaboré en fonction des programmes d'études et des niveaux du primaire. De plus, les ressources sont nombreuses auprès du système francophone et le décalage possible entre les compétences des enfants et le contenu des ressources sera moins prononcé au primaire que plus tard. Finalement, parce que 80 % de la population scolaire au Canada est en immersion précoce, les maisons d'édition y trouvent leur compte.

Par contre, l'existence de difficultés d'apprentissage et leur origine ne sont pas faciles à détecter et les moyens correctifs convenables ne sont pas aisés à mettre en place.

### **Immersion intermédiaire**

Les enfants y ont déjà les capacités de lecture et d'écriture, ce qui est rassurant pour les parents; de plus, ils sont encore capables d'une prononciation quasi-naturelle en L2.

Par contre, à cause de l'important décalage possible entre les compétences langagières et le programme d'étude, le parent doit accepter que son enfant accuse un retard. Que ce retard se manifeste dans l'acquisition des compétences langagières en L2 ou qu'il se manifeste dans l'acquisition des connaissances dans les autres matières obligatoires, de toute façon il se manifestera parce que l'enfant n'a pas encore les compétences langagières nécessaires (en mathématiques ou en sciences sociales, par exemple).

Finalement, faute de rentabilité, les maisons d'édition ne sont pas intéressées à produire des ressources spécialement pour ces niveaux.

Donc, avant de se lancer dans la mise en place d'un programme d'immersion intermédiaire, il faut s'assurer d'avoir en réserve importante des fonds ainsi qu'un personnel enseignant et de soutien très doué et très engagé.

Ce n'est donc pas surprenant qu'il n'existe à l'heure actuelle que 24 programmes intermédiaires au Canada.

### **Immersion tardive**

Ayant choisi de faire partie du programme, les élèves à ce niveau sont motivés, donc capables de rattrapage assez rapidement : ils apprennent très efficacement.

Par contre, le naturel de l'accent s'avère difficile à dompter et entre le programme d'étude et les compétences langagières le décalage est souvent très important. Il y aura donc des retards dans l'acquisition des connaissances des matières au programme en attendant que les compétences langagières s'améliorent, démarche de longue haleine. D'autre part, les ressources plus nombreuses, il est vrai, qu'en immersion intermédiaire, n'ont pas été conçues, pour la plupart, en fonction des élèves en immersion. Il en résulte des difficultés d'apprentissage, ce qui alourdit encore le fardeau de l'enseignant, car, en classe, la

communication en L2 doit se faire de manière simplifiée afin que les élèves comprennent.

Quant au concept de *input plus one* de Krashin et les autres, en fait, nous faisons face à *input plus* beaucoup plus que *one*, et peut-être même jusqu'à quatre ou cinq; la maîtrise de la langue devient alors difficile.

### **Conclusion**

L'immersion précoce est probablement le programme qui convient le mieux à la majorité des élèves. L'important, c'est d'acquérir une solide base de compétences langagières en L1 d'abord, afin d'être en mesure, par la suite, de transférer ces compétences en L2, perfectionnant ainsi les deux langues. Tous, cependant, qui ne réussiront pas en immersion précoce, car de nombreux autres facteurs sont en jeu et chacun aura son incidence.

Il faut donc offrir plusieurs niveaux d'entrée et nous assurer de bien nous occuper des élèves en immersion précoce.

\* \* \*

### **Monsieur David Macfarlane**

Le gouvernement a la responsabilité de s'assurer que les programmes en place sont ce qu'il y a de mieux, quels qu'ils soient. Le Nouveau-Brunswick a été l'une des premières provinces, aux alentours de 1970, à mettre en place l'immersion française, d'abord à Saint-Jean puis à Moncton. En fait, nous sommes encore la seule province à avoir une politique propre au français langue seconde.

Au début, seule l'immersion précoce était offerte, car c'était la seule à avoir été étudiée; il y avait cependant deux autres facteurs : la pression des parents et le nouveau statut bilingue de la province.

Les programmes intermédiaire et tardif ont été mis en place dès 1975, encore une fois en raison de l'insistance des parents surtout, dans les régions où il avait été impossible d'établir un programme précoce. Pour satisfaire les désirs des parents, on regroupa au niveau intermédiaire les élèves de plusieurs régions et les résultats furent bons.

Selon les statistiques, sur les 29 % d'élèves anglophones inscrits en immersion, 39 % environ sont inscrits en 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> année. Évidemment, les inscriptions à partir de la 9<sup>e</sup> baissent considérablement pour toutes sortes de raisons, mais la province n'en demeure pas moins au deuxième rang après le Québec quant au nombre d'élèves inscrits au programme.

Entre 1985 et 1990, deux régions établirent chacune un programme intermédiaire en 4<sup>e</sup> année, soit Salisbury et Fredericton. En 1993, selon la coutume après quatre ans, le gouvernement commanda une étude. La recommandation fut de conserver deux programmes. Et après consultation des parents, des éducateurs et des autres intervenants intéressés, il fut décidé d'avoir deux programmes : l'un à partir de la 1<sup>ère</sup> année, l'autre à partir de la 6<sup>e</sup> année. Effectivement, puisque c'est en 1<sup>ère</sup> année qu'on commence à apprendre à lire et que c'est en 4<sup>e</sup> année que, par la lecture, on commence à apprendre les matières, les élèves en immersion auraient eu à réapprendre à lire deux ou trois ans de plus, leurs compétences langagières en français n'étant pas encore assez établies.

La décision en 1994 de ne pas inclure la maternelle dans le programme immersion, fut fondée sur le fait que, bien que le gouvernement ait eu l'obligation d'offrir la maternelle, les enfants, eux, n'avaient pas l'obligation de la fréquenter. Il avait aussi été jugé que les compétences en motricité et en interaction sociale seraient plus faciles à acquérir en L1 plutôt qu'en L2.

\* \* \*

### **Madame Carlson Berg**

Dans le cadre des choix scolaires que les parents doivent faire, la question est de mise, à savoir, d'une part, si nous bénéficions de tous les *bienfaits* du programme immersion auxquels nous pensons avoir droit et d'autre part si le programme que nous avons est *équitable*.

En matière de *bienfaits*, d'abord, les études fournissent les preuves qu'il y a compétence accrue en agilité et développement cognitif et présentent les avantages qui découlent de la connaissance d'une L2. Ensuite, l'acquisition de connaissances interculturelles permet d'avoir deux points de vue différents sur le monde qui nous entoure. Enfin, il y a

les avantages économiques, même s'ils sont souvent considérés négligeables quant au rôle qu'ils jouent dans la prise de décision d'inscrire ou non ses enfants en immersion.

En fait, selon une étude effectuée à Edmonton en Alberta, les élèves qui persévèrent en immersion, en bénéficiant toutefois des services de soutien en anglais, obtiennent en général de meilleurs résultats, toutes matières confondues, que ceux qui, en immersion aussi, n'ont pas bénéficié de services de soutien en anglais. Ils obtiennent, de surcroît, de meilleurs résultats que ceux qui ont lâché l'immersion pour reprendre, avec soutien en anglais, le programme de base. La raison première en est que le soutien, celui de la famille, des amis, du système scolaire etc. se faisant dans la langue maternelle, est important.

Sur le deuxième point, l'*équité*, le programme souffre d'un manque d'équité tant sur les plans de l'accès au programme que sur le plan de la pénurie des ressources. Les élèves éprouvant des difficultés d'apprentissage ou souffrant d'incapacités sont détournés. De plus, aux yeux de certains parents, l'exercice peut paraître périlleux sans les ressources nécessaires (personnel, matériel, usages en vigueur à l'école) et les services de soutien pouvant les aider à affronter les difficultés qu'éprouveraient leurs enfants. S'agit-il dans les faits, d'un programme d'enrichissement ou un programme pour enfants doués?

Après quarante ans, il est temps de faire un bilan. La création du programme immersion est le résultat d'un désir sociopolitique du gouvernement de rendre bilingue la fonction publique; devant l'échec de l'initiative, c'est le scolaire qui récupéra le programme sous forme d'immersion. Certains disent que le programme est élitiste; cependant, sans les ressources et les services de soutien nécessaires, il n'y a d'élitiste, en fait, que la sélection initiale.

Il est regrettable que les parents d'aujourd'hui posent les mêmes questions que les parents des années 1960. L'idée d'une culture de la peur, celle qu'ont certains de voir leurs enfants « perdre » leur L1 et leur culture, vient à l'esprit, et pourtant la culture majoritaire, c'est la nôtre. Nous en sommes donc toujours à chercher comment augmenter le nombre de bilingues au pays où ce sont encore les francophones qui sont majoritairement bilingues.

Nous avons besoin encore de sensibiliser le monde à l'immersion et d'en faire le marketing.

En conclusion, il faut tenir compte de certains éléments quant au niveau d'entrée en immersion : l'âge au moment du contact avec le milieu langagier, le niveau de développement cognitif, la durée du contact, les influences sociales, politiques et culturelles sur les enfants d'âge varié.

\* \* \*

### **Période de discussion**

Questions de Laurie Carlson Berg à Dave MacFarlane :

*Qu'est-ce qui motive le choix de l'immersion tardive?*

Dave : les parents désiraient l'immersion précoce, mais ne pouvaient pas l'établir en raison des petits nombres. C'était donc une question démographique.

Question de Laurie Carlson Berg à Joan Netten :

*Les enfants qui quittent le programme en cours de route se font du tort à eux-mêmes ainsi qu'au programme.*

Joan : L'immersion précoce est perçue comme une conversion maison-école-langue : les enfants font exactement la même chose qu'ils feraient en anglais, sauf qu'ils le font en français. C'est une des graves idées fausses qui a contribué à la création de l'immersion tardive. Malheureusement, les jeunes issus de cours de français langue de base sont loin d'avoir les compétences langagières nécessaires pour apprendre les matières au programme d'immersion. Nous pensions à l'époque qu'il n'était pas nécessaire d'enseigner la langue, qu'elle s'acquerrait d'elle-même en apprenant les matières. Grave erreur : de la 1<sup>ère</sup> à la 5<sup>e</sup> on se concentre sur l'acquisition et le perfectionnement des compétences langagières et de la 6<sup>e</sup> à la 12<sup>e</sup> on se concentre sur la connaissance des matières. Avant de s'attaquer à la L2, il faut avoir des compétences langagières solides en L1. Il devrait y avoir un engagement



entériné de quatre ans en immersion précoce, car de retirer son enfant au bout de deux ans, par exemple, peut s'avérer désastreux pour lui, parce qu'il ne sait pas encore complètement lire et écrire, que se soit en français ou en anglais.

Laurie : Sommes-nous passé à côté d'éléments importants quant à la capacité de lire et d'écrire? Bénéficions-nous de tout ce qui devrait nous revenir... sur le plan du bilinguisme?

Joan : Ce n'est pas parfait, il est vrai, mais le nombre d'anglophones qui peuvent au moins se « débrouiller » en français a plus que doublé depuis. Avec 325 000 enfants inscrits au programme, l'immersion a changé la face du pays; toujours est-il qu'il doit s'améliorer et que des mises au point et des redressements s'imposent : en matière de méthode d'enseignement par exemple, de procédés. Souvent, on se concentre plus sur la fluidité des énoncés, si erronés soient-ils, que sur leur exactitude; de même, on insiste plus sur la matière au programme que sur la communication orale correcte avec le résultat que les enfants, souvent, ne savent même pas qu'ils ne parlent pas correctement.

Quant à l'équité et l'égalité, le niveau précoce est sans doute le plus ouvert; les niveaux supérieurs sont plus sélectifs que les niveaux inférieurs.

Dans un pays qui s'est engagé à valoriser les compétences langagières et la capacité de lire et d'écrire dans les deux langues, nous avons la responsabilité, envers tous les enfants dans le système scolaire, d'essayer de trouver les meilleures méthodes qui soient afin de les aider à améliorer leurs compétences en L2.

Question à David MacFarlane

*Pouvez-vous nous donner plus de détail sur le programme intensif dont vous avez parlé dans votre présentation?*

Dave : C'est un projet-pilote à l'heure actuelle. La prémisse, qui nous vient de la thèse de Mme Netten, veut que lorsqu'on apprend une L2, il faut le faire avec intensité. Au Nouveau-Brunswick, le français est obligatoire dès la 1<sup>ère</sup> année mais les progrès se font encore attendre. L'intensité, si fondamentale, ne se manifeste pas.

Le programme est donc fondé sur l'apprentissage et le perfectionnement de la langue : parler, lire et écrire; pas de sciences, pas de géographie, pas de maths. Les élèves font des projets avec l'enseignant; ils apprennent la langue en fonction de ce dont ils ont besoin pour le projet. On insiste sur la langue parlée d'abord, ensuite on passe à la lecture et finalement à l'écriture. Tout doit être corrigé. Ce qui est du domaine cognitif se forme au fur et à mesure et sera transmis plus tard.

Joan : L'intensité est en effet importante afin de tout mettre en œuvre pour acquérir un langage intérieur et s'en servir convenablement. Bien qu'il y ait enseignement de la langue, l'élève ne se rend pas compte qu'il l'apprend, parce qu'il se concentre sur les tâches qu'il a à accomplir. C'est un enseignement qui est fondé sur l'apprentissage cognitif/langagier non pas sur l'apprentissage grammaire/traduction. Malheureusement, la tendance est encore à la mémorisation du vocabulaire et des règles de grammaire.

\* \* \*

### **Interventions venant de la salle**

#### Première question

*Le niveau des compétences langagières en français des jeunes qui entrent à l'université a baissé depuis 15 ans.*

Joan : C'est un fait. D'une part, la population en immersion était triée sur le volet et son niveau sur le plan cognitif était supérieur à celui du reste de la population scolaire. D'autre part, il fallait être audacieux pour inscrire son enfant en immersion et peu l'étaient. Les jeunes étaient donc peu nombreux et avaient de bonnes chances de réussir. Mais petit à petit, il y eut plus d'inscriptions, phénomène qui causa un affaiblissement de la qualité de l'enseignement, l'inégalité des niveaux de capacités des jeunes et un déclin dans les résultats.

Pourtant, bien conçu et bien enseigné, l'immersion donne d'excellents résultats. L'enseignement doit être de qualité égale partout et il faut éviter de diluer le programme en en réduisant la quantité de français (ce qui a lieu parfois) par souci de ne pas perdre la L1 ou par désir d'égalité entre les deux langues.

Plus le programme sera fort, non seulement plus les compétences en L2 seront solides, mais aussi plus les compétences en L1 seront solides : concept difficile à saisir pour bon nombre de parents. De plus, il faut du personnel enseignant très compétent au secondaire en immersion pour enseigner correctement les matières. Les stratégies à mettre en place, comme celles de l'enseignement intensif, sont bien connues cependant : il faudrait peut-être penser à les appliquer en immersion.

Dave : De plus en plus d'universités considèrent que les jeunes en première année parlent, lisent et écrivent moins bien qu'avant. N'y aurait-il pas une correspondance à établir entre l'entrée à l'école de ces jeunes, et l'arrivée massive des ordinateurs et d'Internet? Aujourd'hui, la société élève ses jeunes à voir toutes sortes de choses plutôt qu'à lire ou à perfectionner leurs compétences langagières.

Laurie : Il faut aussi voir comment nous formons nos éducateurs en enseignement. En exigeons-nous assez de nos élèves? Au début, il s'agissait d'un groupe trié sur le volet; aujourd'hui, nous devons imposer le perfectionnement langagier, comme le fait le programme intensif.

Deuxième question :

*Existe-t-il des analyses en matière d'objectifs établis, de résultats recherchés et de relation avec le programme d'études? On entend parler de jeunes, frais sortis de l'immersion, qui sont découragés, démoralisés par leurs expériences en français à l'université.*

Commentaire sur cette question :

*Il est vrai que les niveaux de compétences générales en français baissent chaque année. Je suis horrifiée de constater, par exemple, à quel point, chez ces jeunes, les connaissances en grammaire sont faibles.*

Joan : Il faut s'entendre sur ce qu'on veut dire par *grammaire*. L'habileté d'employer la grammaire, c'est-à-dire la structure de la langue, en conversation orale n'est pas le résultat d'avoir étudié et appris la grammaire; parler la langue s'apprend en quelque sorte intuitivement. Par contre, l'habileté d'écrire correctement est liée à la connaissance apprise de la langue. Pour cette raison, il est primordial, à l'oral, de corriger les fautes. En fait, c'est une faiblesse de l'immersion : les enfants écrivent trop et ne parlent pas assez, surtout qu'on ne les corrige pas lorsqu'ils parlent; les compétences de nature intuitive s'acquièrent mal et cela a une incidence sur l'acquisition des compétences en écriture.

Troisième question :

*En fonction de ce qui est considéré comme juste et équitable, y a-t-il, sur le plan politique, des obstacles, des écueils qui pourraient mettre en péril l'existence du programme?*

Dave : C'est un fait. Tous les 4 ou 5 ans à peu près, il y a une remise en question, au ministère, du bien-fondé du programme. Mais les parents cherchent ce qu'il y a de mieux pour leurs enfants et ce sont eux qui veulent le programme, malgré une crainte

certaine de ne pas être capables de les aider ou de leur parler; il ne leur est pas facile de comprendre que leurs enfants apprendront inévitablement l'anglais.

La réaffirmation de la nature bilingue de la province, entérinée dans la Charte des droits et libertés, puis le Plan d'apprentissage de qualité de 2003, confirment l'engagement du gouvernement de faire en sorte que 70 % des finissants anglophones soient capables de communiquer convenablement en français.

Quatrième question :

*N'y a-t-il pas un climat particulier au Nouveau-Brunswick par rapport à l'immersion?*

Joan : Je ne suis pas convaincue. Le Nouveau-Brunswick est un peu plus volatil, peut-être, qu'ailleurs et la couverture médiatique plus importante, mais nous voyons la même chose se produire dans les autres provinces. Les administrateurs ne comprennent pas facilement qu'on peut acquérir ces compétences langagières « à travers les deux langues ». Les premiers exemples de bilinguisme, venus des États-Unis, nous ont fait craindre de perdre notre L1 si nous en apprenions une autre. C'est encore le cas pour bien des parents, des administrateurs et des enseignants partout au Canada. Nous devons faire notre maximum pour bien faire comprendre au monde qu'il est possible d'acquérir les capacités de lecture et d'écriture dans la L2 sans perdre ni sa langue ni sa culture. On n'a qu'à regarder autour de soi, les exemples abondent.

**La modératrice remercie les invités pour leur précieuse collaboration.**